

Râleries d'un promeneur solidaire

Jean-Pierre Nicol

nicol.jp@wanadoo.fr

Bien évidemment, un tel titre parle. Et même, avoue. Il s'agit de notes de promenade. Le titre est un faux jeu de mots sur un ouvrage célèbre en littérature française. Jean-Jacques Rousseau (vous l'aviez reconnu) a terminé ses promenades du côté d'Ermenonville. Nous avons débuté les nôtres du côté de Guermantes (Seine-et-Marne). Un tel patronage, pour fantaisiste qu'il s'affiche, mérite bien cet autre clin d'œil littéraire.

Le jeu de mots se découvre aisément par approximations (c'est-à-dire par approches successives). « Diseur de bons mots, mauvais caractère », affirmait Blaise Pascal. Le plaisir du calembour et du contrepét finira par me perdre. Râler donc puisque les occasions de s'étonner surpassent celles de se réjouir. Râler sans nostalgie d'un paysage pimpant et bucolique, mais sans complaisance pour les progrès. Le charme du paysage champêtre (*Tityre, tu recubans...*) appartient plus à la mythologie qu'au passé. Quant aux progrès (*au niveau* du progrès, se dit-il en hexagonal basique), il reste à savoir en quoi ce mot-cantine s'applique. À toute première vue, il ne concerne pas le vadrouilleur rural. Solidaire ? Évidemment, le mot ne s'impose pas comme une évidence. La râlerie connote trop l'individualisme pour dénoter le souci de la collectivité. Un peu d'acrobatie verbale permettrait peut-être de justifier l'apport positif de la critique à l'édification d'un monde plus ouvert et plus cordial. Mais cela sentirait son pédant à plein nez. Déjà que...!

Le carnet de cheminée

Depuis plus de deux ans, un jeune retraité et un vieux chômeur se baladent chaque semaine en Brie et à l'entour. Tous deux, nous habitons près de Lagny-sur-Marne, à portée de mousquet du château dont Proust usa chez la duchesse. De là, nous avons rayonné jusqu'aux frontières de l'Aisne et de l'Oise, entre Yerres et Marne, en des villages et des hameaux tranquillement ignorés, dans des champs de grande culture, des vergers, des bois, ou des fourrés, une sablière, longeant des étangs, patageant, patouillant dans les margouillis, escaladant quelque clôture intempêtive ou soulevant des barbelés gênants (les appropriations de chemins ouverts sont fréquentes).

Est-ce un cliché convenu ? Marcher donne à voir. Permet de regarder ce qui entoure (littéralement, ce qui environne) sous un jour inaccoutumé. Le randonneur est autorisé à découvrir. Là où l'automobiliste, pressé ou non, apercevra quelques rais de lumière entre des troncs qui bordent la route, le promeneur s'attardera aux échancrures de feuillage, aux parcours indécis, aux coins

à muguet ou à champignons, voire aux délices de l'instant. Car il faut disposer de son temps. La lenteur du pas accomplit la profondeur du regard. Vous qui passez sans me voir... semble dire le paysage jusque dans ses délaissés : emprises de voies, monticules de terre arrachée aux « villes nouvelles », franges de lotissements inachevés ou friches de vergers désertés. Le rurbain, en dépit de sa situation, ignore les transitions : la bagnole y pourvoit et la Zone a été « digérée ». La ville est à la campagne ; le reste est pur agrément, pur décor.

Nous avons vagabondé en voyageurs péri-urbains. Car, le caractère rural ne doit pas faire illusion. Les pratiques de la ville sont omniprésentes. Déchets, voitures, loisirs, constructions, tout vient de la ville. Les activités sur place sont insignifiantes. Tous les modèles, y compris les fantasmes de campagne idylliquement verte, sont propagés par les gars d'la ville.

Omniprésence des déchets

Jusqu'au milieu des champs, cannettes et bouteilles en plastique accrochent le regard. Vous pensez paix des champs et splendeur de la terre, vous vous préparez à composer l'églogue ou chanter le lyrisme discret des beautés agrestes, vous voilà projetés en pleine décharge sauvage. Non pas une fois, par inadvertance, mais plusieurs fois, presque à chaque sortie, nous avons croisé l'errance de déchets plastiques ou métalliques ou bétonniers. Le long des routes, la malbouffe s'étale avec insolence. Tout au long des fossés, comptez les bouteilles vides, les cannettes écrasées, les emballages de McDo, les sacs plastiques, les paquets de cigarettes, les détritrus divers. Ajoutez çà et là bidons d'huile et enjoliveurs (drôle de nom, n'est-il pas ?) tombés des roues. Lambeaux de pneus. Bandes magnétiques dévidées. Cartons déchiquetés. Feuilles volantes et enveloppes. Et puis, les monceaux dits dépôts sauvages que la honte (?) a fait accumuler sur des écarts de la route. Réfrigérateurs, avez-vous donc une âme ? Plâtras, carreaux cassés, pavements, aspirateurs crevés, meubles déglingués, téléviseurs explosés... Un étalage du confort électroménager réduit à son obsolescence. Une fouille du présent, une archéologie du sacré de la consommation actuelle. Et, dans des chemins forestiers retirés, des carcasses de voiture, d'inassemblables pièces détachées, vestiges des sacrifices que suscite l'expiation des tentations subies quotidiennement.

Voilà qui tempère, d'entrée de marche, le plaisir de voir mieux ! De votre habitacle perché sur roues, vous ne les entreverrez que rarement. Le piéton s'y engluera. Les fossés ne retiennent la pluie qu'en raison de leur

encombrement en objets divers. Le plus inquiétant est de remarquer que les bouteilles d'alcool fort et les cannettes de bière sont bien plus nombreuses que celles de limonade, même si Coca-Cola fait des efforts pour vendre toujours plus. Soyons juste, les matières plastiques des bouteilles d'eau se rencontrent aussi.

Ce qui nous a pourtant le plus surpris, c'est de trouver près d'un fossé de drainage, avec un débit de fort ruisseau, loin de tout regard évidemment, un amoncellement sur plus de deux mètres de hauteur, de bidons en plastique. Les étiquettes, elles aussi imprimées sur support plastique, manifestaient clairement l'usage agricole : Chlortolurée®, Zodiac® X, Cham5®, Colzor Trio®... Les notices d'emploi laissent rêveur. Il faut vêtements et gants de protection. « Ne pas abandonner les emballages en bordure de champ ou derrière les bâtiments. [...] Ne pas utiliser à moins de 11 m d'un cours d'eau. » L'illettrisme aurait-il gagné les campagnes ? La mentalité du pas vu-pas pris dépasse largement les frontières des banlieues dites sans loi.

Dernière note, un brin désabusée : les cimetières d'engins agricoles et autres machines qui attendent patiemment la fin des temps, engoncés dans la rouille, cadavres des batailles pour la productivité et la rémunération des investissements.

Ainsi sont colonisés les espaces. Des objets peu assimilables parsèment le paysage et polluent insidieusement. La pollution agricole existe, elle est souvent débordée par les sauvagions, de tous âges et de toutes conditions, des agglomérations. Et toujours les déchets renvoyés là où la ville prend ses aises. Des lieux d'aisance en quelque sorte.

Chemins en défonce

Il n'y a plus de cantonniers. Non seulement sur la route de Louviers, mais sur toutes les routes, le défaut d'entretien est patent. En bons chemineaux, parlons seulement des bas-côtés. Fauchage, deux fois par an dans le meilleur des cas, curage des fossés (sommaire) une fois. Il est vrai que ce travail s'apparente au supplice de Sisyphe. Passant une semaine après le curage de fossés que nous avons vu effectuer vers Favières, nous avons constaté que les déjections automobiles n'avaient pas cessé pour autant. Au sein des forêts les plus profondes, à quelques kilomètres de la route, débris et résidus croupissent. Nous avons vu au fond d'un ravin escarpé, quasi inaccessible, des pneus de camion. Comment les avait-on transporté jusque-là ? Encore de l'énergie gâchée.

À côté des bas-côtés, les lisières de forêts sont alignées comme haies en bocage. L'effet optique est garanti aux itinérants pressés. En y regardant de plus près, le travail paraît nettement moins soigné. De fait, l'élagage bas - ce qui en tient lieu - est pratiqué par un instrument de torture qui coupe et déchiquette indistinctement tout ce qui dépasse. Certes, le travail pénible disparaît, c'est tant mieux. Et il n'est pas question

de tailler avec la cisaille et le sécateur. Mais parler d'entretien de la nature par une épareuse, c'est se foutre de la gueule du monde. Les cicatrices sur les troncs et les branchages pendants témoignent de l'agressivité du rouleau métallique qu'on tente de faire passer pour un jardinier.

Un chemin de terre n'est pas recouvert de bitume stabilisé, c'est une évidence quasi tautologique. Il vaut mieux les emprunter par temps sec. Bien sûr, en telle région tempérée, la pluie mouille et détrempe. Elle peut durer plusieurs jours. La boue est naturelle. Les ornières le sont moins. Les chemins sont parfois difficilement praticables à pied tant les fondrières prennent de place. En grimpette, à la traversée de l'étagé des marnes, nous avons reconnu de petites marnes profondes de plus de 40 cm. Les engins agricoles sont lourds et leurs pneus crantés défoncent assez régulièrement le sol. Mais que dire de ce véhicule devenu urbain à force de snobisme, le 4x4 ? Et de ces motos



dites vertes par antiphrase ? Pour faire bonne mesure - à nouveau -, signalons le passage des sangliers qui labourent les chemins sur des centaines de mètres.

À dire vrai, la promenade constitue un loisir agréable et sain. Il l'est d'autant plus qu'il permet des exercices variés. Il est parfois prétentieux de se fier à la carte au 25 000° car les chemins continus se trouvent parfois fermés, non par les simples barrières de bois, mais par de forts barbelés soigneusement disposés en sorte que tout passage occasionne quelque déchirure. Nous n'avons jamais poussé jusqu'à la mairie pour vérifier au cadastre l'existence de tels obstacles. Il est vrai qu'elles sont souvent fermées elles-mêmes.

Lieux exténués

Les matinées et les après-midis restent calmes en Brie. Il fait bon marcher, surtout hors des routes. Certes, le trafic n'y atteint pas les densités de Paris et de sa proche banlieue mais l'activité s'est concentrée sur le bitume. Carrosseries et bâches ne laissent que rarement deviner les buts de la constante turbulence. Les villages et les hameaux semblent vivre au ralenti. Rares, très rares sont les gens que nous y avons croisés. Même le facteur circule en voiture. Les champs sont parfois parcourus par des tracteurs. Le geste auguste du semeur s'ébruite en toussotements et crachotis motorisés. Seuls, les aboiements des chiens entretiennent l'idée de civilisation humaine, si l'on peut dire. Chacun de nos passages en lieu habité était salué par les huissiers canins.

Présence humaine insignifiante. Les commerces se sont retirés. Chaque fois que nous passons à Pierre Levée, nous remarquons les enseignes vides, les étals désertés : un restaurant qui dut avoir le charme d'une « auberge rurale », une brasserie plus récente et clinquante, une devanture de boucherie charcuterie fermée depuis plusieurs décennies, une boulangerie dont la vitrine garde les traces de toute pluie. Voilà tout. Le village n'est plus dans le village.

Autre signe. Il pleuvait fort. Au sortir des bois qui entourent la chapelle Saint-Fiacre, nous étions trempés jusqu'aux os. Le village éponyme comptait encore un troquet ouvert. C'était l'heure de l'apéro. Nous avons demandé à boire du Viandox. Le patron a ouvert des yeux ronds. Il venait de Paris, avait une quarantaine d'années et il ne connaissait pas le Viandox. Nous étions les otages de notre nostalgie.

Vains logis, couchez-vous assoupis sous les toits de banlieue. L'architecture rurale a disparu et disparaît encore, principalement par immersion dans un bain tiédasse de bâtisses préfabriquées, de constructions de bric et de broc, de maisons modélisées, de fausses provinciales, de résidences aux « styles » divers, de « demeures Île-de-France », de rêves polymorphes, de pavillons de banlieue ou d'opérations groupées à l'uniformité banale et ordonnée. Il y a les jardins ordonnés, ceux avec nains de jardin, ceux envahis par les herbes, les potagers, les strictes pelouses d'herbe verte. Les habitations sont singularisées par des décors, parfois dignes du facteur Cheval, des ornements dont les balustres couronnent la munificence. Le bricolage œuvre à l'infini.

Territoires sans lieux, avaient décrit deux urbanistes. Liberté chérie, sûrement. *Il faut bien que les gens se logent.* Mais est-ce bien assuré ? Le désordre crée l'ordre : toute entrée de village ressemble à toute entrée de village. Lieu indéfini, mal défini qui veut nier le collectif en juxtaposant des marques individuelles, mais assemble des semblables. Ni village, ni banlieue. La vie et les échanges sont réduits au minimum. Y sont accomplis le coucher, le manger et la fin de semaine,

avec télévision et voiture obligées. La ville est à peine déguisée sous les oripeaux d'une ruralité sans constance.

En s'éloignant du centre des villages, ou des hameaux, nous avons croisé le chemin de notre prochain. L'urbanisme de misère fait de baraquements, de bicoques, de caravanes délavées, de cabanes de planches et de tôles, mite le paysage. Ceux qui sont rejetés des bourgs et des habitats par la cherté de l'immobilier, trouvent sur les lisières de quoi se loger. Gens du voyage sédentarisés (le portail est toujours ouvert), familles pauvres, marginaux cachent tant bien que mal leur existence en des lieux écartés. Ermitages et cabanons de loisirs en déshérence sont abandonnés sur des rives inondables, en bout de chemin, sans confort ni services. Rares sont ceux qui passent devant les masures...

Nous savons désormais où est situé le château de la Belle au Bois Dormant. Le château de Sainte-Avoye, près de Dammartin-sur-Tigeaux. Au fond d'un vallon, une fort élégante demeure se tient, environnée de champs et de bois. L'entrée est close de grands vantaux. Les fenêtres éclairent en nombre la façade sur deux étages. Les toits d'ardoise s'inclinent avec grâce. Rien ne bouge. L'air ne vibre plus. Pas d'engin. Des herbes folles un peu partout. Mais surtout, il n'y a pas de vitres, ni de Prince charmant. Ce château est abandonné. Le hobereau a déserté le charmant vallon. Des fermes, des hangars, des maisonnettes achèvent de se délabrer. Dans les villages, des façades masquent souvent des taudis inhabités depuis longtemps.

À l'inverse des feuilles, les troncs abattus ne se ramassent pas à la pelle. Bien sûr, il y eut la tempête de 1999. Cinq ans plus tard, les stigmates en sont partout visibles. Seuls quelques cantons semblent avoir reçu la visite (intéressée) de bûcherons. Quelquefois, une remorque chargée semble attendre que le prix de la bille sorte du trou... Certains layons sont obstrués de troncs et branchages. Partout les arbres couchés restent couchés. Quelques-uns ont repris verdure et vigueur. La plupart pourrissent lentement, très lentement.

Tous ces endroits sont comme vidés, réduits à leur seule surface. Un peu images d'Épinal, un peu décors, réceptacles de tout, passifs sous l'intensité de la culture, otages d'une nostalgie inavouée, ils apparaissent épuisés, exténués.

La campagne n'est plus ce qu'elle n'a jamais été, ni même ce qu'elle fut. Sous le regard du promeneur, elle prend l'aspect du grand homme pour son valet, dont un adage des siècles passés prétendait que le premier n'existait pas aux yeux du second. Il n'y a pas de belle campagne pour celui qui la scrute. La version optimiste de ce périple dans un morceau (!) de Brie, tient à la mise en évidence des petits manquements et laisser-aller, dangers qui parsèment les champs et les bois. L'absence de liberté est dommageable à la société. L'absence de solidarité ne profite à personne. La communauté villageoise a cessé d'imprégner le paysage ■

